



HAL
open science

Avant-propos, Introduction.

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Avant-propos, Introduction.. Sophie A. de Beaune et Henri-Paul Francfort. L'Archéologie à découvert., CNRS Éditions, pp.12-15, 2012. halshs-00730329

HAL Id: halshs-00730329

<https://shs.hal.science/halshs-00730329v1>

Submitted on 9 Mar 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Avant-propos

Sophie A. de Beaune

Cet ouvrage fait suite à un colloque qui a convié la communauté des archéologues à une réflexion sur l'état de leur discipline, ses enjeux théoriques et méthodologiques et ses perspectives d'avenir. Il n'a pas pour but de présenter une synthèse des connaissances archéologiques actuelles. Un volume n'y suffirait d'ailleurs pas. Il existe par ailleurs d'excellentes synthèses par période et aire culturelle. En revanche, les nouvelles techniques développées au cours des trente dernières années, auxquelles il faut ajouter la multiplication des découvertes récentes due au développement considérable du nombre d'opérations archéologiques préventives, ont renouvelé en profondeur notre manière de faire de l'archéologie et nos connaissances dans de nombreux domaines. Nous voulions faire un état des lieux, un bilan sur l'archéologie française et ses perspectives, et surtout présenter les avancées, les « fronts » de la recherche.

L'archéologie s'est professionnalisée pendant la seconde moitié du ^{xx}e siècle et la communauté des chercheurs est aujourd'hui très diverse, avec des archéologues dédiés à une période et une aire culturelle données et d'autres, spécialisés dans de nombreux domaines distincts. Parmi ces derniers, et sans que la liste soit exhaustive, on peut citer les chercheurs travaillant sur les environnements et les climats du passé, les « dateurs », les épigraphistes, les archéomètres, les anthropologues biologistes, les architectes, les technologues... Cette spécialisation est nécessaire, puisque nous savons qu'aucun d'entre nous n'est capable

de dominer toutes les périodes, toutes les aires et toutes les spécialités couvertes par le champ de l'archéologie. On peut dire des archéologues ce que Jean-François Sirinelli dit des historiens, dont la « corporation reste bien, à certains égards, un agrégat de compétences accolées » (Sirinelli 2010, p. 8).

Procéder à une photographie de la discipline et à une projection dans le futur impliquait d'opérer des choix. Il était en effet impossible de prétendre à l'exhaustivité, de convier tous les archéologues et de rendre compte de toutes les branches de la discipline en trois jours de colloque et une trentaine de communications. Sachant que tous les domaines archéologiques sont en perpétuelle évolution, ne serait-ce que par la magie des découvertes, fortuites ou résultant de prospections systématiques, nous avons privilégié des thématiques plutôt que des aires culturelles, ce qui aurait nécessairement fait des mécontents. Nous avons essayé de dégager, par thématiques, les avancées les plus patentes de l'archéologie. Les choix ont toujours été opérés dans le souci constant de ne léser aucun secteur de l'archéologie. Nous avons aussi tenté de mettre en avant des secteurs souvent délaissés, comme l'archéologie extra-européenne ou certaines thématiques tenues pour marginales telle l'étude des colorants...

Nous avons voulu insister aussi sur l'étroite relation que l'archéologie entretient avec d'autres disciplines – histoire, épigraphie, papyrologie, anthropologie, géographie pour n'en citer que quelques-

unes. Pour ce faire, nous avons ouvert le colloque par une table ronde qui réunissait plusieurs spécialistes d'autres disciplines collaborant avec des archéologues ou bien des chercheurs venus d'ailleurs et possédant par conséquent une double formation (Braemer *et al.* ce volume, p. 39). Il faut ajouter à ces disciplines l'importance récente des outils informatiques – dont nous verrons quelques exemples d'utilisation dans cet ouvrage – qui ont permis le renouveau des pratiques dans certains domaines, sans compter l'accroissement considérable des bases de données, corpus et publications numériques accessibles sur Internet.

Outre le morcellement nécessaire dû aux différents champs disciplinaires et spécialités dont elle s'occupe, l'archéologie doit composer avec de nombreuses institutions différentes : CNRS¹, Ministère de la Culture et de la Communication, Universités, Ministère des Affaires étrangères et européennes, collectivités locales et territoriales, Inrap², écoles françaises à l'étranger – École française de Rome, École française d'Athènes, Casa de Velasquez, École française d'Extrême-Orient, Institut français d'Archéologie orientale au Caire (Demoule ce volume, p. 32). Par ailleurs de nombreux archéologues appartiennent à des institutions prestigieuses comme le Collège de France, l'École pratique des hautes études ou encore sont membres de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-lettres). Mais cette dispersion institutionnelle n'empêche pas l'archéologie de progresser puisque ces chercheurs venus de différents horizons se retrouvent au sein des

Unités mixtes de recherche. C'est pourquoi l'objectif du colloque a été aussi de renforcer la cohésion et la collaboration entre les différents acteurs institutionnels de l'archéologie et d'améliorer la visibilité de la discipline, qui souffre de cet éparpillement.

Notre projet de colloque s'est finalement cristallisé autour de l'interdisciplinarité. Durant les trois dernières décennies, de nouvelles techniques d'acquisition des données sur le terrain ont été élaborées : les méthodes de prospection et de diagnostic permettent d'appréhender des sites et des terroirs toujours plus étendus et de manière toujours plus précise ; l'intégration de procédures normalisées et de nouveaux outils permettent de gérer une quantité d'informations dont

la croissance est exponentielle ; les lieux les plus reculés sont atteints par une archéologie de l'extrême, qui se pratique maintenant aussi bien dans les profondeurs marines que dans les déserts les plus hostiles, sans oublier les grands décapages de l'archéologie préventive qui entraînent une accumulation de données sans précédent.

L'archéologie occupe une place originale au sein des sciences humaines : d'une part parce que plus que d'autres, elle est au carrefour entre les disciplines historiques, géographiques et anthropologiques, d'un côté, et les sciences biologiques, physiques, informatiques et chimiques, de l'autre ; d'autre part parce que les archéologues sont devenus des acteurs économiques importants qui interviennent dans la définition des politiques d'amé-

nagement du territoire et dans la valorisation et la conservation des patrimoines de l'humanité. C'est ce double statut, de scientifique et d'acteur économique, qui rend le nouveau métier d'archéologue à la fois passionnant et plein de contradictions et qui doit être au cœur des réflexions sur l'avenir de la discipline.

Notes

1. Centre national de la recherche scientifique.
2. L'Institut national de recherche archéologique préventive est en charge du diagnostic et de la fouille des sites archéologiques avant l'intervention des aménageurs.

Introduction

Sophie A. de Beaune

«Faire de la science, cela suppose au moins observer des phénomènes, essayer de les expliquer, agir en construisant des dispositifs expérimentaux pour tester ces explications, communiquer les conclusions à d'autres membres d'une communauté.»

(Barberousse et al., 2000, p. 175-176)

L'archéologie a subi une mutation importante ces dernières décennies. La manière dont on la pratiquait dans les années 1950 n'a plus grand-chose à voir avec ce qui se fait aujourd'hui. Sa professionnalisation et son éclatement en nombreuses disciplines y sont évidemment pour beaucoup. Délivrée de ses vieux oripeaux du ^{xx} siècle, certains aspirent déjà à la faire basculer du côté des sciences expérimentales.

Le jeu de balancier entre sciences expérimentales et sciences humaines n'est pas nouveau. Il fait écho au vieux débat qui a opposé à la fin des années 1960, d'un côté, les tenants de la *New Archaeology* qui se proposaient de retrouver des « lois universelles » et qui prétendaient arracher l'archéologie au domaine de l'irréfutable pour en faire une science hypothético-déductive ; de l'autre, les tenants de l'archéologie contextuelle, qui réintroduisirent tout ce que la *New Archaeology* avait écarté : l'individualisme, la culture et l'histoire. Autant dire qu'ils revenaient sur les prétentions jugées scientistes de leurs prédécesseurs. Aujourd'hui (presque) tous admettent que l'archéologie fonctionne sous le régime caractérisant les sciences dites « historiques ». Et il me semble que les quelques voix discordantes viennent de ceux qui invoquent la complexité des procédures de contrôle qu'elle utilise, oubliant que les techniques

utilisées par une science ne préjugent en rien du régime épistémologique sous lequel elle fonctionne (de Beaune 2007).

Si l'archéologie a bien pour objectif la compréhension de l'homme et des sociétés humaines du passé proche ou lointain, elle fait appel dans ses méthodes à de nombreux acteurs, parfois venus d'horizons inattendus. Il nous revenait de montrer, à travers ce colloque et cet ouvrage que, en deçà de ses questionnements sur le passé des sociétés humaines – l'évolution biologique, cognitive et culturelle des hommes, leur place dans leur environnement naturel et culturel à différentes échelles, du local au global, l'organisation des sociétés tant du point de vue social, politique, qu'économique ou religieux, leur évolution et leurs interrelations, à différentes échelles de temps – l'archéologie constitue un véritable pont entre les disciplines. Et c'est bien souvent là, dans les recoins inattendus de l'interdisciplinarité, qu'il y a des trouvailles à faire ou des éclairages nouveaux à apporter sur des problèmes parfois anciens.

Plutôt que de revenir sur l'apport de cette interdisciplinarité dont il sera largement question dans ce volume, j'ai choisi de vous faire part, dans cette brève introduction de quelques réflexions sur les relations qu'entretient l'archéologie avec ces deux autres sciences humaines sœurs

que sont d'une part l'anthropologie sociale et d'autre part l'histoire.

Je ne redirai pas ici le rôle essentiel qu'a joué et que joue encore l'anthropologie sociale pour mieux comprendre les sociétés du passé. Je rappellerai brièvement que l'utilisation par les archéologues des données de l'ethnologie a tout d'abord été fort maladroite. Cette première phase, qui s'est étendue sur la première moitié du ^{xx} siècle voire au-delà, se résumait à un comparatisme ethnographique abusif, qui consistait à inférer, de l'analogie d'un ou deux éléments entre deux sociétés, une convergence de l'ensemble des autres éléments, ce qui conduisait inévitablement à prétendre que les sociétés partageant la même économie avaient très probablement la même pensée religieuse et la même organisation sociale. Cette utilisation abusive a été suivie par un rejet massif de tout recours à l'ethnologie jusque dans les années 1975. Aujourd'hui, son utilisation est nettement plus raisonnée. Elle permet essentiellement d'élargir le champ des possibles, à côté d'autres démarches telles que l'expérimentation. Le recours à l'ethnographie est particulièrement fécond dans le domaine des techniques, tant il est vrai que les outils subissent les mêmes contraintes de la matière quels que soient le lieu et l'époque considérés. Mais la tendance comparatiste menace encore aujourd'hui, certains considérant encore que les sociétés

humaines répondent à des invariants et peuvent être cataloguées à l'instar des phénomènes géologiques ou climatiques. Plusieurs d'entre nous s'insurgent ici contre cette vision réductrice et souvent néo-évolutionniste des sociétés du passé (entre autres Butterlin, Brun et Michelet, ce volume, p. 184 et p. 193).

Dans l'autre sens, l'apport de l'archéologie à l'anthropologie est relativement récent. Il consiste surtout en une prise de conscience de l'épaisseur historique des sociétés étudiées par l'ethnologue, qui a eu trop tendance, depuis l'origine de cette discipline, à considérer les sociétés non occidentales comme des sociétés figées, sans histoire. Un bel exemple de cette récente prise en compte de la durée est le colloque « La préhistoire des autres. Comment l'archéologie et l'anthropologie abordent le passé des sociétés non occidentales », qui s'est tenu au musée du Quai Branly en janvier 2011. Cette nouvelle dimension historique conférée aux sociétés considérées comme situées de l'autre côté de la ligne du « Grand Partage » était déjà dans l'air du temps comme en témoignent les plaidoyers de quelques anthropologues (*cf.* entre autres Bensa 2006, Bazin 2008).

L'archéologue et l'ethnologue partagent un autre trait commun. L'ethnologue travaille à partir de données orales qui disparaissent aussitôt qu'elles sont prononcées et dont il ne garde que le souvenir, paroles éventuellement transcrites dans un cahier ou enregistrées ; l'archéologue détruit les sols d'occupation anciens au fur et à mesure de leur dégagement et ne garde d'eux que les vestiges matériels qu'ils ont livrés, avec les enregistrements topographiques et photographiques qu'il aura pu réaliser. Tous deux – à la différence de l'historien qui a toujours la ressource de retourner aux archives écrites – travaillent à partir d'une matière éminemment volatile, partielle et partielle. L'anthropologue peut se demander ce qu'aurait dit son informateur à un autre moment

de la journée, de l'année, de sa vie, ou ce qu'aurait dit, dans la même circonstance, un autre informateur. De même, la nature et la quantité de données archéologiques disponibles auraient-elles été les mêmes si l'archéologue à l'œuvre avait été un autre, peu expérimenté, ou au contraire plus chevronné ? S'il avait fouillé dans un autre secteur du site ? Si le temps imparti pour réaliser les fouilles avait été beaucoup plus court, ou au contraire beaucoup plus long ? Si les moyens d'analyse à sa disposition n'avaient pas été les mêmes ? Si sa problématique de recherche avait été autre ? Les réponses évidentes à ces quelques questions montrent à quel point nos observations sont éminemment variables en fonction du contexte de la recherche archéologique et anthropologique.

L'archéologue partage avec l'historien d'autres embûches. D'abord, au-delà du fait brut – événement historique, vestige archéologique attestant de telle ou telle occupation – à un certain niveau de discours, historiens et archéologues entrent tous deux dans une phase interprétative. Ils ont alors le choix entre deux options : soit partir de données muettes par elles-mêmes, et les assembler peu à peu jusqu'à former une figure qui fasse sens, soit partir d'un modèle préalable, d'un catalogue déjà construit de figures possibles, et tenter de rattachier les données à l'une d'entre elles. Les archéologues ont longtemps eu une dilection particulière pour la seconde approche, mais les historiens soucieux de repérer des invariants universels n'en étaient pas exempts non plus. Avec le risque, souligné par Roger Chartier, d'oublier que les faits ainsi isolés et comparés entre eux à travers le temps et l'espace avaient été isolés du contexte précis qui seul leur donnait sens (Chartier 2010, p. 70). Mais la deuxième approche suppose qu'on reconstruise, au prix d'une inévitable interprétation, le contexte où les faits recueillis se trouvaient pris.

Or, si les historiens sont aujourd'hui bien conscients de la dimension interprétative de leurs écrits, la plupart des archéologues ont encore le plus grand mal à l'admettre.

Qu'il en soit conscient ou non, l'archéologue, comme l'historien, subit l'influence de son temps. Tous deux sont prisonniers des représentations du passé qui se conforment à un modèle, sans compter que les interprétations qu'ils proposent sont empreintes de leur propre présent. Les questions évoluent en fonction du moment, de même que les réponses qu'ils leur apportent, influencées par le savoir disponible, les croyances ou les dogmes en vigueur. Ils construisent le passé dans le présent et cette construction est scripturaire. Ils sont – l'un et l'autre – « historiographes », au sens défini par Michel de Certeau (2002). Ces orientations sont parfois orchestrées pour s'adapter à des logiques institutionnelles qui n'ont rien à voir avec la science. Mais on sait aussi que l'archéologie, comme l'histoire, n'échappe pas à l'instrumentalisation politique (*cf.* à ce sujet, de Beaune 2010). Rares sont encore les archéologues qui s'interrogent sur la pertinence de nos interprétations et qui ont conscience que les objets archéologiques ne parlent pas d'eux-mêmes et que c'est l'archéologue qui les fait parler (Breniquet ce volume, p. 92).

Malgré ces obstacles inhérents à toute science historique, nous allons voir dans les pages qui suivent que nos connaissances du passé progressent significativement depuis ces dernières années, d'une part grâce à la multiplication exponentielle des fouilles et prospections en particulier en France – même si certaines régions du monde restent peu explorées – ce qui permet d'accroître significativement les « faits bruts », d'autre part grâce aux progrès des méthodes d'analyse toujours plus nombreuses, toujours plus raffinées. Mais la question de l'interprétation et de l'appropriation des données reste ouverte.